

Où le tua d'un coup de fusil au milieu de l'incendie. Je n'en étais pas moins ruiné; je n'en avais pas moins perdu mon excellent mère.

Sous le poids de tant d'afflictions et de tant de misères, je résolus de renoncer à ma profession, à mon commerce d'oiselier, me souvenant un peu tard des conseils de mon père. Pendant plus de deux ans je cherchai à trafiquer avec les ivoires, les plumes et les pollotories; mais n'étant pas versé dans ces sortes de négoce, je n'obtins que des bénéfices médiocres, et je n'entrevis pas l'espoir d'en réaliser de bien grands dans l'avenir. Puis cette vie, moins active que la première, ne me plaisait pas, tandis que la première me revenait toujours à l'esprit par le fait impérieux de l'habitude, et l'entraînement de mes études en histoire naturelle. Les dangers mêmes qu'elle offre, et dont j'ai parlé plus haut, me la faisait beaucoup regretter. Enfin, après bien des hésitations, je me déterminai à la reprendre. J'étais encore jeune; il me restait quelques milliers de piastres placés en rentes chez M. Silva, banquier à Goa; je pouvais remonter ma maison; mais il fallait pour cela entreprendre deux ou trois voyages aux îles de l'Océanie, où se trouvent les grands chasseurs des bêtes fauves et des oiseaux de proie, et où je comptais aussi moi-même chasser avec eux à travers les bois et les marécages. C'était une résolution dure, aventureuse: je n'avais pas d'autre moyen de reconstituer mon établissement de Macao. Je m'arrêtai donc, je le répète, à ce parti. Je pris bientôt congé de mes parents, de mes nombreux amis, et je fis les derniers préparatifs du départ. Je ne crois pas devoir omettre de dire que j'avais nolié une jonque chinoise pour mon propre compte, et que je l'avais à ma disposition pendant une année entière. Ma première destination était la Nouvelle Hollande, cette île immense, grande comme un continent, et où j'étais sûr, d'après les relations des voyageurs de rencontrer les animaux les plus puissants, les plus variés et les moins connus de la création.

A continuer.

LE CRAPAUD

Montréal, 7 Septembre 1875.

AVIS.

Nos agdnts et correspondants sont informés que notre bureau est transféré Côte St. Lambert, 31.

En conséquence tous envois d'argent et renseignements doivent être adressés au dit bureau.

Grande discussion politique.

Le marchand de fruits de la rue St Joseph rencontre l'aubergiste de la rue Ontario.

LE MARCHAND. — Bonjour Polycarpe.



—Vingt piastres pour une paire de coqs !
—Damo vous me les avez promis si l'un d'eux gagnait une bataille; celui-ci a gagné.
—Oui, mais il était malade, et je l'ai soigné.
—Enfin a-t-il gagné ?
—Soit tu les auras, les vingt piastres, s'il gagne une nouvelle bataille sur le coq rouge d'Archambault.

L'AUBERGISTE. — Bonjour Picottin.
PICOTTIN. — Comment ça va les élections, dans le faubourg Québec ?

POLYCARPE. — Ah ! ça va magnifique, splendiosement ! comme dit Joe Duhamel..... F. X. va faire une queue à Coursol qui sera pas d'eux sous va !

PICOTTIN. — Qui pas d'eux sous, Coursol ?

POLYCARPE. — Non la queue.

PICOTTIN. — Ouais ! tu l'connais pas Coursol; ça c'est p'tit bonhomme qui s'torche !

POLYCARPE. — Coursol, un p'tit bonhomme qui s'torche ! pouh ! galetto ! F. X. va y sonner l'..... dos, a ton p'tit bonhomme.

PICOTTIN. — Archambault, qui pronne garde, M. Coursol a les deux coqs de Gariépie de son côté.

POLYCARPE. — Ouais ! les coqs de Gariépie, ils ont la gourme.

PICOTTIN. — Oui, mais Coursol les a fait soigner, ça y'a coûté cinq piasses, mais aussi ça s'tappe va.

POLYCARPE. — Ah ! va donc vendre tes pêches pourrais toi, et dis donc à ton Coursol qui te fasse soigner la picotte ça te donnera peut être un peu d'esprit.

CORRESPONDANCE.

LETTRE D'AMOUR D'UN MARIN.

Mademoiselle,

Les éciubiers de mes yeux, ayant contemplé à loisir les gobaris de votre aimable personne, m'obligent en ce jour à prendre le porte-voix de ma bouche, pour publier partout que jamais fanal de poupe de vaisseau n'a été si brillant que vous êtes, et que jamais verre d'habitacle n'a pu contrefaire le té-

lescope de vos yeux; l'interprète de mes regards a tellement brisé les drosses de mes soumissions, que je me trouverais le plus heureux des hommes, si je pouvais verser le bidon de ma fidélité dans le corbillon de votre tendresse, et de garnir le tour-nevire de ma constance contre le cabestan de votre beauté. Que le goudron, que vous voyez sur moi, ne vous fasse point de peine; je mentionnerai très-heureux, si les drisses de ma soumission pouvaient porter quelque étai dans les lunes de votre bonne grâce; mais je n'ose me fier sur les enfichures de mon peu de mérite.

Mademoiselle, nous allons mettre nos voiles au vent, et débrouiller nos manœuvres, pour louvoyer le long de la côte de vos charmes.

Je suis, en espérant, depuis l'étai jusqu'à l'ebanbol,

Votre affectionné

JEAN PERDRIX.

Nous recevons la communication suivante :

MONSIEUR LE REDACTEUR,

Avant envoyé la lettre suivante au journal le "Canard" en réponse à une lettre publiée dans ses colonnes et sous mes initiales, je m'en suis vu refuser l'insertion et j'en connais la cause. Néanmoins, comme je tiens beaucoup à ce que cette lettre soit publiée, je m'adresse en toute confiance à vous, sachant bien que vous êtes trop galant pour me refuser ce service.

Voici la lettre :

Monsieur le Rédacteur,

En parcourant les colonnes du dernier numéro de votre journal, je vois

qu'on vous a communiqué une lettre signée Dello A. D. P.....

Rue Richmond.

Comme j'ai écrit à un certain monsieur L. P. Lap..... pour le prier de me renvoyer un mouchoir dont il s'était emparé contre mon gré. Ce monsieur a jugé à propos dans son dépit de travestir ma lettre et de la publier sous mes initiales. Si ce monsieur eût publié ma lettre tel qu'elle lui est parvenue je n'aurais eu rien à dire; mais ce monsieur L. P. Lap..... me fait dire toutes les infamies et les sottises que son cerveau malade a pu imaginer; il va même jusqu'à me faire dire, ce qui est complètement faux, que j'irais l'attendre entre la tache du railroad.

Il faut véritablement être détraqué pour avoir de pareilles idées. Je vous dis donc monsieur le Rédacteur, que cette lettre qui vous a été communiquée n'est pas du tout celle qui est parvenue au dit monsieur L. P. Lap. et que cet aimable monsieur ne s'est porté à cette étourderie que dans le but de se venger de mon dédain pour lui.

Agréer etc.



Tapes fort Guguise, a pas peur de défoncer la grosse caisse. Plus on fait de bruit, plus on attire l'attention. Voilà du monde..... attention !

Messieurs je vous remercie de l'accueil bienveillant que vous m'avez témoigné la semaine dernière; aussi, mes efforts tendront à vous satisfaire en variant autant que possible les séances auxquelles j'ai eu l'honneur de vous convier.

Lève le rideau Guguise.

MONTREAL-OUEST.

No. 7. — Voyez venir ce quasi vieillard, c'est le candidat conservateur de Montréal-Ouest. Habile financier et protectionniste. Agent d'assurance contre l'incendie et sur la vie. Promet d'assurer gratuitement ceux qui voteront pour lui. Tant qu'aux libéraux il n'en fait pas de son Gault (Cagot).

No. 8. — Voici son compétiteur M. W. Darling, marchand et importateur de feronnerie. Libéral et protectionniste. Que dire de lui ?

Comme son adversaire, son passé politique est complètement inconnu. Deux réputations à faire.

HOOHELAGA.

No. 9. — M. A. Desjardins, Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire, rédacteur du